

ALEXIS TROUVÉ

Alexis Trouvé

Au Désert
Au Désert



Le désert! — L'infini. — Rien. — Des milliers de lieues
Dont l'œil ne voit jamais que ce qu'il en peut voir ;
Un horizon borné, lignes d'or que le soir
Change en longues lignes bleues.

Jean ALCARD



MOULINS

CRÉPIN-LEBLOND IMPRIMEUR-ÉDITEUR

14, avenue de la Gare, 14

—
1898

*Départ de Tunis. —Nuit d'Orient. — Fanfare à bord.— Le cap Bon.— Sousse.— Départ pour Sfax.
— L'arrivée dans le chenal. — La voie triomphale.— Coup d'œil féérique.*

LE 21 avril, à onze heures du soir, par une mer immobile et une nuit comme on n'en voit que dans ces pays d'Orient, nuit molle et langoureuse, sablée d'étoiles, que le disque lunaire auréolait des scintillements de son or pâle, le Maréchal-Bugeaud levait l'ancre et faisait route pour Sousse aux accents d'une musique militaire, celle du 4^e Zouaves, prise à bord en vue des fêtes de Sfax.

Oh ! cette musique sur cette mer et sous ce ciel, dans le calme de cette nuit captivante ! — quelles exquisés sensations elle nous a procurées ! Le passage du cap Bon, sans doute ainsi appelé [44] parce qu'il est généralement mauvais, se fit dans d'excellentes conditions, et le lendemain, à neuf heures du matin, nous mouillions en rade de Sousse.

Sousse n'a pas encore de port, mais on travaille à lui en construire un, que la Résidence espère bien inaugurer dans deux ans, ce dont je serais enchanté puisque j'aurais peut-être de nouveau l'occasion de revoir une des villes qui m'ont le plus charmé au cours de mon voyage en Tunisie. C'est sur de larges mahonnes, traînées par de puissants remorqueurs, que nous nous rendîmes à terre. Aussitôt débarqué, je courus au télégraphe pour expédier à l'Agence Havas une dépêche enthousiaste qui se terminait ainsi : « Le temps est superbe, et de la rade on admire la ravissante petite ville de Sousse, toute pavoisée et toute baignée de soleil, qui s'étage dans un véritable décor féérique. L'effet est saisissant. » Mais quelle description vaudra celle qu'en a faite Guy de Maupassant ? « Voici Sousse, dit-il. Je l'ai déjà vue, cette ville ! oui, oui, j'ai eu cette vision lumineuse autrefois, dans ma toute jeune vie, au collège, quand j'apprenais les croisades dans l'Histoire de France de Burette. Oh ! je la connais depuis si [45] longtemps ! Elle est pleine de sarrazins, derrière ce long rempart crénelé, si haut, si mince, avec ses tours de loin en loin, ses portes rondes et les hommes à turban qui rôdent à ses pieds. Oh ! cette muraille, c'est bien celle dessinée dans le livre à images, si régulière et si propre qu'on la dirait en carton découpé. Que c'est joli, clair et grisant ! Rien que pour voir Sousse, on devrait faire ce long voyage. Dieu ! l'amour de muraille, qu'il faut suivre jusqu'à la mer, car les voitures ne peuvent entrer dans les rues étroites et capricieuses de cette cité des temps passés. Et sans finir, elle recommence, à la façon d'un chapelet dont chaque grain est un créneau et chaque dizaine une tourelle, enfermant dans son cercle éblouissant, comme dans une couronne de papier blanc, la ville serrée dans son étreinte, et qui étage ses maisons de plâtre entre le mur du bas, baigné dans le flot, et le mur du haut profilé sur le ciel...

« De place en place, un grand palmier passe la tête entre les maisons et étale le bouquet vert de ses branches au-dessus de leur blancheur unie.

« Puis, quand la lune se lève, cela devient une écume d'argent roulant à la mer ; un rêve prodigieux de poète réalisé, l'apparition invraisemblable d'une cité fantastique d'où monte une lueur au firmament. » [46] Je n'ajouterai rien à cet éloge mérité de Sousse, que Maupassant a si bien vue et si bien décrite.

Le soir du même jour, nous faisons route pour Sfax, et le lendemain 23 avril, à six heures du matin, après une traversée superbe, dans la grave splendeur et le grand silence d'une merveilleuse nuit d'Afrique, nous apercevions du large, dans la brume grisâtre du soleil levant, une longue ligne blanche, d'abord indécise, un peu plus accusée vers son centre, qui paraissait sortir des flots. Puis cette ligne s'accroît peu à peu, au fur et à mesure que nous avançons, et Sfax nous apparut dans sa beauté troublante, paresseusement couchée au bord delà mer, dans un cadre admirable, fait de verdure, de lumières et de couleurs.

Toutes les barques de pêche de la côte et des îles, très pittoresquement pavoisées, bariolées, leurs voiles carguées, attendaient le *Maréchal Bugeaud*, rangées sur deux lignes de plusieurs kilomètres d'étendue, formant ainsi une voie triomphale telle que n'en eut jamais, aux jours les plus glorieux de Rome ou d'Athènes, flotte victorieuse.

Quand le navire qui portait les ministres fut entré dans le chenal, les milliers d'indigènes qui montaient ces barques, se livrèrent à des démonstrations enthousiastes, inclinant avec de grands [47] gestes, les drapeaux des mosquées, criant, chantant, frappant à tour de bras sur leurs tambourins, et soufflant à perdre haleine dans leurs fifres et leurs noubas.

C'est au milieu des crépitements d'une fusillade nourrie que le Maréchal-Bugeaud gagna le port pendant que le canon tonnait au loin.

Il est impossible de décrire le pittoresque et l'imposante majesté de notre arrivée à Sfax.

Une foule immense était massée sur les quais où se balançaient des guirlandes de lanternes, de ballons et de verres de couleur, au milieu d'une profusion de drapeaux et de tentures tricolores.

Et, pour compléter ce tableau magique, des fanfares militaires, des cavaliers arabes en burnous blancs, montés sur de fringants coursiers, des spahis sous les armes, des gendarmes du Bey dans leur sévère costume bleu de ciel, des fonctionnaires indigènes, des officiers tout chamarrés allant, gesticulant, donnant des ordres... comment rendre ce spectacle si extraordinaire, si rempli d'impressionnante réalité ! Enthousiasme exagéré, dira-t-on peut-être; écoutez M. Jacques Raymond, du *Soir*: « Oh ! cette arrivée à Sfax, par le resplendissant soleil du matin, avec, des deux côtés du chenal nouvellement creusé, dans le scintillant clapotis de la mer trop bleue, la haie pittoresque [48] et bruyante des barques bariolées, pavoisées, chamarrées de toute la gamme des tons clairs, et dans le fond la ville, couchée, toute blanche en sa profonde ceinture d'oliviers d'un vert sombre!... » Ecoutez encore mon confrère des *Débats*, M. Gustave Babin : « Nous allons de féerie en féerie, dans un ravissement continu, dans un charme ininterrompu, sans chercher à

pressentir quel spectacle de lumière et de beauté pourra bien, demain, après ce qu'aujourd'hui nous apporte d'émotion, nous arracher encore un cri admiratif ; renonçant à imaginer une joie plus aiguë ou plus subtile que la joie présente, hésitant à comparer le bon rêve actuel au rêve déjà passé. Pourtant, je crois que, dans nos mémoires, le souvenir de notre arrivée à Sfax demeurera précis et durable entre tous les souvenirs de cette charmante tournée. » Sfax, ce vieux boulevard de la résistance à l'influence française, ce dernier refuge des Ali- Ben-Khalifa, qu'il nous fallut bombarder sérieusement pour le réduire en 1881 (s'en souvient-on encore en France?...) est aujourd'hui une cité active et industrielle de plus de vingt mille habitants, largement ouverte à notre domination économique, et qui est, plus que beaucoup d'autres points de la Régence, entrée vigoureusement [49] dans la voie du développement agricole et commercial.

C'est de Sfax que nous viennent les éponges.

Cette ville est, comme Sousse et comme d'ailleurs toutes les autres villes de la Tunisie, entourée d'un mur d'enceinte remarquable. Il paraît que ces remparts des villes africaines ont été élevés dès l'origine pour préserver leurs habitants des razzias des pillards, ou des attaques des troupes du désert. A la nuit, on fermait les portes et la population pouvait dormir tranquille.

Il n'est guère besoin d'ajouter que, depuis l'occupation française, il ne s'est plus produit aucune tentative de ce genre.

[51]

VI

En roule pour la « difla ».— Abandonnés !— A mulet.— Sur le plateau du désert.— Les haies de cactus.— Tableaux vivants. — Par crainte de l'esclavage. — Que de mouton! — Cave improvisée.— Pain rôti par le soleil. - En face de l'objectif.—La méprise d'un confrère.—Comment on fait s'agenouiller les chameaux. — Pas d'eau pour le « roumi »

A dix heures du matin, la caravane quittait Sfax pour se rendre dans la forêt d'oliviers où une copieuse « diffa » était offerte aux invités de la Résidence.

Une « diffa » est tout simplement un déjeuner sur l'herbe, ou plus exactement sur le sable, car, ainsi que l'on doit bien s'en douter, l'herbe est rare aux approches du désert.

Des voitures, des chevaux, des mulets et des [52] ânes avaient été mis à notre disposition pour nous transporter au lieu du rendez-vous situé à vingt kilomètres de Sfax. Par prudence, je pris place dans une voiture, le cheval arabe m'inspirant quelques craintes malgré mes sympathies pour lui, et le mulet et l'âne ne me disant pas grand chose au point de vue de l'équitation.

Beaucoup de mes confrères donnèrent cependant la préférence à ce mode de locomotion.

La route de Sfax à la forêt, si l'on peut appeler cela une forêt, n'est carrossable que sur un parcours de sept kilomètres ; le départ s'accomplit dans d'excellentes conditions, les ministres et les personnages officiels occupant, comme de raison, les voitures de tête, les invités venant ensuite dans l'ordre prévu par le protocole, qui ne perd jamais ses droits, même dans les pays de protectorat.

De magnifiques cavaliers arabes, montés sur des chevaux coquets, dont le bout de la queue était rougi au henné, superbes sous leur harnachement de velours et d'or, ouvraient et fermaient la marche ; d'autres caracolaient à nos côtés, et c'est dans un tourbillon de poussière aveuglante que s'effectua la première partie de notre trajet.

Mais nous n'allâmes pas loin ainsi.

En quittant la route encaissée, nos voitures s'engagèrent dans un chemin très accidenté et [53] extrêmement sablonneux où les roues s'enfonçaient jusqu'au moyeu, et bientôt, nos bêtes, mal conduites par un cocher maltais sans expérience, nous laissaient en panne. Sur vingt-trois voitures, la nôtre était la onzième au départ, d'après l'ordre établi, mais elle ne conserva pas longtemps son rang, malgré l'étiquette du protocole. En effet, nous n'étions pas au tiers de la route que nous restions bons derniers, après avoir vu défiler sous nos yeux attristés toute la queue de la caravane.

A ce moment, je regrettai presque de n'avoir pas choisi le cheval ou le mulet, mais je m'en applaudis plus tard, malgré toutes mes déconvenues.

A vingt reprises, nous fûmes obligés de descendre pour alléger notre véhicule et permettre à nos malheureux chevaux d'avancer de quelques pas. Mais bientôt cela ne suffit plus ; il fallut marcher à pied et pousser aux roues de la voiture, dont le fer brûlant nous cuisait les mains.

Nous étions ruisselants, à bout de forces et passablement découragés. Fallait-il rester là, attendre un secours problématique, ou détacher quelqu'un d'entre nous pour aller à la recherche de renforts au cas où l'on ne s'apercevrait pas de notre absence, ce qui était à craindre puisque la caravane se composait de plus de deux cents personnes? [54] C'est cette dernière solution qui prévalut, et je partis en éclaireur avec Mme X..., femme d'un rédacteur de l'Echo de Paris, qui avait eu l'imprudence de nous accompagner dans cette pénible excursion.

Nous cheminions depuis quelques instants déjà, lorsque nous arrivâmes en face d'un douar habité par une troupe de nomades du désert.

Dès qu'ils nous aperçurent, tous se précipitèrent au-devant de nous en gesticulant et baragouinant avec une volubilité extrême et une attitude telle, que nous ne pûmes nous défendre d'un soupçon de crainte, bien injustifié d'ailleurs, car nous apprîmes au retour que ces indigènes aux cheveux crépus et presque noirs de peau, avec des tatouages sur la figure et jusque sur le nez, n'avaient eu que le désir de nous donner un moment l'hospitalité sous leur tente, et de nous offrir un rafraîchissement que nous eussions accepté avec d'autant plus d'empressement, que nous avions la gorge desséchée.

J'ai remarqué, parmi cette troupe, une merveilleuse jeune fille de quinze à seize ans, au port de reine et aux lignes d'une pureté remarquable.

Elle avait des bracelets de cuivre aux chevilles et aux poignets, avec, sur la figure et le nez, les tatouages de rigueur. Au retour, elle suivit longtemps notre voiture pour avoir quelques [55] sous, que nous lui jetâmes et qu'elle s'empressa de fourrer dans sa bouche, comme le font d'ailleurs tous les petits indigènes arabes ou autres de ces contrées.

Nous allions toujours, sur la route poussiéreuse, sous le soleil de feu, nous demandant quand notre course prendrait fin, lorsque, tout-à-coup, j'aperçus, à quelques kilomètres, sur le sommet d'une petite éminence, du côté où la caravane s'était évanouie, une troupe de cavaliers arabes qui se dirigeait vers nous dans un galop furieux.

Les burnous flottaient au vent, les chevaux paraissaient raser le sol tant leur allure était rapide. C'était sans doute le secours si impatiemment attendu qui nous arrivait enfin...

Le tourbillon s'approche, grandit. Maintenant, nous distinguons des armes, des fusils en travers des selles ; j'entends des cris sauvages qui affolent les chevaux et nous font passer un frisson.

C'est une avalanche qui se précipite sur nous, mais un commandement bref retentit, et les cavaliers s'arrêtent net, dans un superbe mouvement d'ensemble. Une seconde, on se regarde sans

prononcer une parole, puis les Arabes mettent pied à terre et s'avancent en nous regardant fixement dans les yeux.

J'avoue qu'à ce moment, j'eus un nouveau frisson...

[56] Mais je compris vite qu'il n'y avait rien à redouter de ces hommes, certainement dépêchés à notre rencontre par les ministres ou par le résident général.

A l'aide d'une mimique que je tâchai de rendre aussi expressive que possible, je leur fis comprendre que la voiture à la recherche de laquelle on les avait sans doute envoyés, se trouvait enlisée dans le sable à quelques kilomètres en arrière.

Sans desserrer les dents, ils enfourchèrent de nouveau leurs montures, et repartirent au galop dans ta direction indiquée.

Une demi-heure après, notre véhicule, tiré, poussé par les Arabes, nous rejoignait. Mais nous avions à peine repris notre place sur le cuir brûlant des coussins qu'un nouvel arrêt se produisait, malgré les « harri, harri borrra ! » des indigènes, et les « hu-hop-harri ! » de notre cocher maltais. Nos bêtes, fourbues, éreintées, ne voulaient plus donner un coup de collier.

Ce que j'en ai entendu de ces « harri-borrra » ce jour-là !...

Finalement, j'abandonnai la voiture et montai sur un mulet, sans selle et sans étriers, qu'un Arabe mit à ma disposition, et c'est ainsi que je parvins à gagner, au pas, le plateau sur lequel on avait organisé la « diffa ».

Il était une heure de l'après-midi quand je fis [57] mon entrée sous la tente —entrée peu brillante, hélas ! La voiture finit par arriver aussi, amenant mes malheureux compagnons, devenus méconnaissables sous l'épaisse couche de poussière grise dont ils étaient recouverts !...

Comme je l'ai dit plus haut, la route qui va de Sfax à ce plateau, n'est terminée que sur une longueur de sept kilomètres. Le reste n'est qu'un mauvais chemin de traverse, à peu près impraticable quelle que soit la saison.

Dans les environs de Sfax, cette route et ce chemin sont bordés de haies de gigantesques cactus. Ce sont encore des haies de cactus qui séparent les champs dans la campagne. Enfin, les sentiers qui aboutissent des plaines à la route sont également ombragés par de magnifiques espèces de cette plante, dont les feuilles se rejoignent à sept ou huit mètres de hauteur, et forment des dômes de verdure pâle d'un merveilleux effet.

A notre passage, les petites indigènes venues pour « voir le cortège officiel », mais n'osant approcher dans la crainte d'être prises et emmenées en esclavage, montraient leurs jolies frimousses entre les [jours] laissés par les feuilles de cactus, qui leur faisaient un cadre charmant ; d'autres laissaient apercevoir une partie de leur [58] buste recouvert d'étoffes aux couleurs crues, qui agrémentaient ce paysage monotone et gris d'une note tout à fait pittoresque.

La « forêt d'oliviers » n'est, en réalité, qu'une immense étendue de champs, très bien cultivés, séchant au grand soleil leur glèbe rougeâtre, et plantés d'oliviers de toute beauté, régulièrement espacés de vingt-cinq mètres en tous sens.

Mais plus on avance, plus ces oliviers se font petits, plus la plaine devient aride et plus le désert se laisse soupçonner, désert de cailloux et d'herbes miséreuses d'abord, puis ensuite, désert de sable sur lequel le soc d'aucune charrue n'est encore jamais passé.

J'ai remarqué, sur la route même, une fontaine où s'abreuyaient des chameaux retour du travail ; puis, de place en place, à droite et à gauche du chemin, des cimetières musulmans aux tombes plates, sans inscriptions et sans monuments ; des citernes, immenses carrés de plâtre, au milieu desquels on a pratiqué une aire en maçonnerie dont la concavité amène les eaux pluviales vers un trou central. J'ai vu des chameaux labourant, d'autres cheminant, avec, sur le dos, des moutons vivants dans des paniers!! Il m'a été impossible de savoir pourquoi ces douces bêtes étaient ainsi portées par ces coursiers du désert. Peut-être à cause de la chaleur de plus [59] de cinquante degrés qu'il faisait ce jour-là, et qui ne leur eût pas permis d'effectuer le long trajet qu'elles avaient sans doute à faire.

Mais retournons à notre « diffa ».

Une tente en poils de chameau, toute semblable à celle des douars, sauf les dimensions, est dressée sur l'immense plateau où la caravane est réunie. Tout autour de cette tente, dans un pêle-mêle inexprimable de voitures, de selles et d'objets de toutes sortes, s'agitent, vont et viennent une multitude d'Arabes dans leurs burnous blancs. La plupart sont accroupis au milieu des chameaux qui se reposent, des chevaux et des mulets harassés auxquels on ne peut même pas donner une goutte d'eau, alors que, de tous côtés, à perte de vue, se déroule le désert dans sa nudité sauvage et grandiose ! Mais pas plus que le protocole, l'estomac ne perd ses droits. Malheureusement, je fis une fois de plus cette expérience que les retardataires ont toujours tort, car c'est devant une table presque vide que je m'installai, exténué de fatigue et mourant de faim, sur un panier défoncé qui me servit de chaise.

Je dirai tout à l'heure quel rôle important joua ce siège improvisé vers la fin de la « diffa », où le mouton, ainsi qu'on va voir, était en abondance.

[60] Que de mouton, bon Dieu ! que de mouton ! J'eusse préféré pouvoir dire, comme un célèbre maréchal : « que d'eau ! que d'eau ! » mais il n'en restait plus une goutte et nous en souffrîmes cruellement.

Voici le menu, tel qu'il fut servi : Plat de « chekchouka », qui est du mouton avec des oeufs, des tomates et beaucoup de piment, beaucoup ; « el ham ben Kabbar », ou mouton aux câpres ; l'inévitable « couscous », avec des quartiers de mouton ; du « hallouch méchoui », ou mouton rôti au bout d'une lance, que l'on sert tel quel et que l'on mange avec les doigts, à même la broche. Il n'y

a que la peau de bonne et, naturellement, chacun se la dispute. C'est le seul plat auquel j'aie touché, puisque des autres je n'ai rien vu, hélas ! J'essayai bien de me rattrapper sur les pâtisseries ; mais allez donc manger des gâteaux au miel, à la rose, à un tas de choses qui peuvent sembler excellentes aux Arabes, mais qui nous tournent le coeur, à nous autres, Européens, dès que nous tentons d'y goûter.

Heureusement qu'il y avait les vins fins. Oh ! ces vins, quelle finesse d'arôme ! quel délicieux parfum ! Ce sont eux qui sauvèrent la situation ; malheureusement ils étaient bouillants...

[61] Seize bouteilles étaient réservées à notre table, dont huit de rouge et huit de Champagne. Très habilement, mon aimable confrère P. V..., ancien chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique, en subtilisa quatre de chaque sorte, que l'on dissimula dans le panier sur lequel j'étais assis, et nous fîmes bombance pendant que les verres voisins étaient vides.

On ne fut pas sans se plaindre chez les camarades, de la rareté de la boisson chère à Bacchus ; mais personne ne soupçonna le « détournement » dans lequel j'avais une large part de responsabilité, et dont nous nous amusâmes fort.

Un détail qui m'a frappé, et qui donnera une idée de la chaleur qu'il faisait sous notre tente à l'heure du déjeuner : le pain était friable comme s'il avait été rôti par le feu d'un brasier ! La dernière coupe de Champagne vidée, le café pris, ou flâna un moment à l'abri (!) de la vaste tente parfumée de lavande, de fleurs d'oranger et de géraniums sauvages, puis d'aucuns s'étendirent sur les moelleux tapis arabes qui garnissaient la tente, pendant que d'autres s'aventurèrent au dehors pour voir au loin fumer la plaine endormie dans la torpeur du plein midi.

Naturellement, les appareils photographiques furent de nouveau braqués, et tout le monde passa devant l'objectif, qui à dos de chameau, [62] qui à mulet ou tout simplement par groupes accroupis ou debout, dans les poses les plus extraordinaires, avec, comme fond de toile, la tente à grandes raies noires de la « diffa », ou l'immensité du désert sur l'horizon duquel se détachaient les gigantesques silhouettes des Arabes et celles de leurs montures.

A propos de photographie, j'ai oublié de mentionner un incident comique qui se produisit à bord du *Bugeaud* pendant la traversée de Tunis à Sfax, et qui nous égaya beaucoup : L'un de mes confrères avait emprunté des plaques photographiques à son ami M. A..., lequel M. A... ressemble beaucoup, comme corpulence, au ministre de la Justice.

C'était vers le soir, M. Darlan était accoudé sur le bastingage du *Bugeaud*, regardant fuir l'eau bleue et la mousse argentée produite par l'étrave du paquebot, lorsque notre confrère s'approcha de lui, et croyant parler à M. A..., lui dit en lui frappant sur l'épaule : « Eh ! bien, mon vieux, tu sais, tes plaques ne valent rien. » « — Eh ! bien, mon vieux, je le regrette beaucoup ! » lui répondit M. Darlan avec un bon gros rire, en se retournant..., et tout le monde de faire chorus avec le ministre.

Peu de personnes savent sans doute quel procédé emploient les indigènes pour faire âgenouiller [63] ou coucher leurs chameaux. Ce procédé est des plus simples : ils leur tirent sur la queue, et les bonnes bêtes tombent immédiatement sur les genoux, ce qui permet de les monter ou de les charger, selon le cas. C'est sur le plateau du désert que je fis cette remarque pour la première fois.

Nous quittâmes la «differa » à quatre heures du soir, pour rentrer à Sfax. La chaleur était encore forte, mais cependant beaucoup plus supportable qu'à l'aller. Dire combien de fois s'enlisa de nouveau notre voiture m'est impossible, mais une nuée d'Arabes nous accompagnait, et, dès que les chevaux s'arrêtaient, ils se précipitaient aux roues avec des cris assourdissants et des gestes fous, soulevaient le véhicule et lui faisaient reprendre un instant sa course, bientôt interrompue, hélas ! par un nouvel obstacle.

Détail à noter : l'explorateur Blanc, auquel les épices du déjeuner avaient donné une soif ardente, demanda un peu d'eau à une vieille Arabe rencontrée sur la route, accroupie à l'entrée de sa tente. — « Par Dieu, maître des mondes, je n'en ai pas ! » répondit-elle avec emphase, en mettant la main sur son cœur. Or, elle mentait, la vilaine sorcière, car les Arabes ont toujours de l'eau dans leur citerne ou dans leur puits à cette époque de l'année, mais nous n'insistâmes pas.

[64] C'est là un trait caractéristique des sentiments professés par la généralité des indigènes à notre égard, car on ne doit considérer que comme une exception le fait que j'ai signalé plus haut.

A sept heures, tout le monde était de retour à bord du *Maréchal-Bugeaud*, mais il était facile de reconnaître ceux qui avaient fait l'excursion à cheval ou à mulet, tant leur démarche avait quelque chose d'hésitant et de pénible.

J'en sais, en effet, dont les souffrances étaient intolérables après cette course de cinquante kilomètres, sous un soleil de feu, perchés sur des selles arabes d'une largeur démesurée, qui leur tenaient les jambes dans une position dont eux seuls pourraient dire les inconvénients.

VII

Paroles inquiétantes.— Un « jettatore » à bord. — Incurie de la Police. — Tentative anarchiste. — Catastrophe évitée.—L'embargo sur les dépêches . — Mes conciliabules avec les ministres. — La consigne est de se taire.

Ici se place un incident d'une gravité exceptionnelle, incident sur lequel la presse a fait le plus absolu silence, sauf un seul journal, qui n'en a dit d'ailleurs que juste ce qu'il convenait pour donner le change au public au cas où le fait eût été révélé par quelque gazette indiscreète.

Il vaut la peine d'être raconté : En quittant Tunis à bord du *Maréchal- Bugeaud*, je ne fus pas peu surpris d'entendre ces mots chuchotes à Poreille du résident général adjoint : « Il paraît qu'il nous arrivera malheur avant d'avoir gagné Sousse ; on dit en [66] effet qu'il y a un « jettatore » parmi nous. > Comme bien on pense, je fus vivement intrigué par ce bout de conversation, auquel le résident se contenta de répondre par un haussement d'épaules, mais il me fut aisé de surprendre sur sa physionomie une pointe d'inquiétude qui me frappa sérieusement.

Cependant, nous arrivâmes à Sousse sans que la fatale prédiction se fût accomplie, et, lors de notre débarquement à Sfax, deux jours après, j'avais complètement oublié la prophétie de malheur.

Je me la rappelai seulement le 23 au soir, pendant le dîner officiel à bord du Bugeaud, après notre retour de la « diffa ».

Les ministres et les invités venaient de se mettre à table, lorsque je remarquai des allées et venues, des conciliabules mystérieux qui précisèrent mes soupçons et ravivèrent mes craintes de l'avant-veille.

Il se passait certainement quelque chose de grave, mais quoi ? Bientôt un double cordon de troupes vint se ranger sur le quai. Des soldats, baïonnette au canon, furent placés sur la passerelle du paquebot, dont l'accès fut formellement interdit à toute personne étrangère non munie d'un laissez passer ou d'une invitation officielle.

[67] Décidément, cela devenait inquiétant, mais je ne savais toujours pas de quoi il s'agissait.

Ce ne fut que le lendemain matin que je l'appris, alors que tout danger était conjuré.

Car nous avions réellement couru un danger sérieux, ainsi qu'on va le voir : A Tunis, un individu que personne ne reconnut, s'était proposé au personnel du *Maréchal- Bugeaud* comme aide-cuisinier, et cet individu avait été embarqué pour la traversée de Tunis à Sfax, et retour.

Or, l'individu en question n'était autre que le frère d'un anarchiste exécuté place de la Roquette, il y a trois ans, pour un attentat commis à Paris, et dont le retentissement fut énorme.

Au moment de notre voyage en Tunisie, cet individu était le chef reconnu du parti anarchiste dans la Régence.

On le savait, mais on s'en inquiétait peu, et la Résidence n'avait pas cru devoir prendre de mesures spéciales en vue de l'arrivée des trois ministres en Tunisie.

C'est de Paris que vinrent les premiers avertissements.

Mais, quand ils arrivèrent à Tunis, nous étions depuis longtemps en mer... avec l'anarchiste à bord du *Bugeaud*.

[68] Les renseignements de la Sûreté de Paris furent immédiatement retransmis de Tunis à la police de Sousse, où le Bugeaud devait être de bonne heure dans la matinée du lendemain.

A l'arrivée du paquebot, l'anarchiste fut « débarqué » avec une discrétion qui n'éveilla nuls soupçons, soit parmi l'équipage, soit parmi les passagers.

Mais, chose incroyable, la police, cependant prévenue de ses intentions, le laissa en liberté ! ce qui lui permit de revenir à bord dans la journée, sous un déguisement, dans le but de se faire embaucher de nouveau, afin de pouvoir se rendre à Sfax, où l'attentat devait vraisemblablement être perpétré.

Reconnu, on l'éconduisit, sans se préoccuper autrement des projets qu'il méditait...

Le *Maréchal-Bugeaud* quittant Sousse dans la soirée, on supposa qu'il n'y avait plus rien à craindre du misérable.

On se trompait.

A Sfax, nous retrouvâmes l'anarchiste, qui rôdait sur les quais.

Là encore, on se contenta de le « filer », mais la « filature » fut si bien organisée qu'on le perdit de vue pendant une partie de la journée.

Il ne fut arrêté que le soir, au moment où il allait poser le pied sur le bateau pour mettre ses projets criminels à exécution.

[69] C'est alors que se produisit l'incident que j'ai rapporté plus haut, et que la troupe fut chargée de la surveillance du *Maréchal-Bugeaud*.

Tout le monde savait, le lendemain, que nous avions été à deux doigts d'une catastrophe ; mais le secret fut bien gardé.

Néanmoins, je voulus signaler le fait à l'*Agence Havas* par une dépêche qui le présentait sous une forme très atténuée.

Mais j'avais compté sans le veto du résident, qui avait pris des mesures pour arrêter tous les télégrammes faisant allusion à la tentative dont nous avions failli être victimes.

Voici, d'ailleurs, le texte de la dépêche déposée par moi au bureau télégraphique de Sfax dans la matinée du 24 avril. On verra que cette dépêche n'était guère subversive : « Nous enregistrons, sous toutes réserves, bruits d'un attentat qui n'aurait été déjoué que grâce à vigilance résident adjoint. Les ministres supplient faire silence pour pas troubler fêtes dont éclat dépasse toutes espérances. On ne veut nous communiquer aucun renseignement ; mais tenons source certaine que

tout danger est écarté. Je n'envoie pas cette information à Alger, vous laissant initiative. » Ce télégramme fut aussitôt communiqué au résident général adjoint, M. Revoit, lequel me [70] fit appeler pour me prier d'en effectuer le retrait.

Naturellement, je fis des objections, et une longue discussion s'engagea sur cette question entre le garde des sceaux, M. Revoit et moi.

M. Darlan était partisan de la publication de ma dépêche « avec quelques légères modifications dans sa rédaction » ; mais l'avis contraire du résident prévalut.

Il ne me restait donc plus qu'à m'exécuter, ce que je fis de très mauvaise grâce, on le croira sans peine.

N'avais-je pas à craindre, en effet, que l'un de mes confrères, au courant des choses, ne télégraphiât la nouvelle à son journal ? Dans quelle situation me serais-je alors trouvé, ainsi que l'*Agence* ?

On me répondra que la surveillance exercée sur les télégrammes au bureau de Sfax, devait m'ôter toute appréhension.

Mais est-ce que pour une information de cette importance, ce confrère ne pouvait pas se faire conduire soit à Sousse, soit à Gabés, pour la confier à un bureau où il n'aurait rien eu à redouter de la censure résidentielle ? Cette éventualité ne se produisit pas, heureusement, et la tentative anarchiste de Sfax ne fut pas ébruitée.

Quant à son auteur, j'ignore ce qu'on en a fait et ce qu'il est devenu.

VIII

*La journée officielle.— Ce que c'est que le «sirocco» . —« Voyez Havas ! » — Fantasia.—
Chez le caïd . —Départ de Sfax. — En vue des îles Kerkennah . — Retour à Sousse.*

VINGT-QUATRE avril ! C'est la grande journée, la journée officielle qui comprend : l'inauguration du port, les discours, la remise des décorations, la pose de la première pierre de la ligne de Sfax à Gafsa, la fantasia, le punch et les banquets.

Mais c'est aussi la journée du sirocco ! Ah ! le sirocco !

Il souffle depuis le matin avec une violence extrême ; des trophées de drapeaux, des guirlandes de verres de couleur préparés pour les illuminations, des lanternes vénitiennes qui se balançaient hier avec tant de grâce aux grands [72] mâts plantés sur le port et sur les avenues, il ne reste plus rien maintenant. Tout cela jonche le sol lamentablement, emporté par des rafales furieuses auxquelles rien ne résiste.

Si encore ces rafales nous procuraient un peu de fraîcheur ! Mais c'est tout le contraire qui se produit, car le sirocco ne souffle que du feu, en même temps qu'il soulève d'énormes tourbillons de sable brûlant, sable fin, impalpable, qui vous cingle et vous aveugle, pénètre par les pores, s'engouffre dans les oreilles, dans les narines, dans la gorge qu'il dessèche.

Dieu ! ce que j'ai souffert pendant cette terrible journée, avec mon « claque » sur la tête, et mon habit sur le dos ! Ce que j'ai souffert, et dans quel état était mon linge, le soir venu ! Elle fut d'autant plus pénible que tous mes confrères s'abstinrent de télégraphier à leurs journaux, ou plutôt, je me trompe : ils leur télégraphièrent, mais simplement ces deux mots : « Voyez Havas ! » de sorte que toute la responsabilité du service retomba sur moi.

Je me souviendrai de Sfax ! Vers trois heures, eut lieu la fantasia, qui nous permit d'admirer une fois de plus la grâce vigoureuse et l'adresse souple des cavaliers arabes, et des loques superbes, inondées de soleil, et de beaux grands gestes, et des envols [73] de draperies qui sont un délice pour les yeux préparés. « Cela se déroulait, — écrit Gustave Babin, dont les descriptions seraient tout entières à reproduire, tant elles sont saisissantes de réalité dans leur style plein de charme, — cela se déroulait sur un grand polygone au bord de la mer, presque sous les remparts au haut desquels plafonnaient, silhouettes lumineuses sur un ciel d'argent mat, des femmes voilées, des enfants en guenilles voyantes. Les beaux Centaures passaient un à un, ou bien couchés à demi l'un contre l'autre, leurs gandouras et les caparaçons de leurs montures flottant derrière eux comme la chevelure d'un météore. Un galop furieux, un éclair de couleur dans un nuage de poussière, des coups de fusil et un ample mouvement du bras nu, rejetant l'arme sur l'épaule ; puis on voyait revenir le cavalier au pas de sa monture, pas souple, rythmé comme une danse ; au bout de la vaste plaine, il faisait volte et repartait, un anneau d'or tremblant à son oreille. Et jamais comme ce jour-

là, devant cette orgie de couleurs et de feu, je n'ai compris quel colossal, quel génial peintre fut Eugène Delacroix. Toutes les gloires pâlissaient devant la sienne. »

Le soir de cette journée, la dernière de notre séjour à Sfax, nous faisons en bande une promenade à travers les rues de la ville, lorsque [74] l'un de nous émit l'idée d'aller demander au caïd de mettre des hommes de police à notre disposition pour visiter certains quartiers peu accessibles à des étrangers à cette heure de nuit.

Il s'agissait tout simplement de voir quelques cafés maures où se pratique la danse du ventre, et rien de plus, mais cela ne suffisait pas, paraît-il, à quelques-uns de mes confrères, qui voulaient faire des études beaucoup plus « nature ».

A cette requête quelque peu hardie, et présentée dans des termes un peu crus, le caïd fit la grimace. Il nous donna néanmoins les hommes demandés, mais je laisse à penser quelle opinion il dut avoir de la presse parisienne ! Le lendemain de cette équipée, à huit heures quarante du matin, après un *Te Deum* officiel chanté dans la cathédrale de Sfax, le *Maréchal-Bugeaud* levait l'ancre et repartait pour Sousse par un temps et une mer magnifiques.

Bientôt, la coquette cité ne nous apparaissait plus que comme une longue ligne blanche, émergeant à peine de la nappe foncée du golfe, puis enfin, s'effaçait complètement derrière l'horizon...

Nous passons en vue des îles Kerkennah, que l'on aperçoit comme une toute petite tache sur le flot bleu. C'est dans ces îles que, de temps [75] immémorial, on déporte les femmes adultères et les courtisanes aux charmes redoutables ! Mais comme Sfax, les Kerkennah ne sont plus qu'un souvenir...

A sept heures du soir, nous arrivions en rade de Sousse, après une superbe traversée, et je me rendis immédiatement à terre, à bord d'une « mahonne » pour expédier mes dépêches à l'Agence.

Mais, dans la soirée, la mer devint très houleuse, et le retour au paquebot fut des plus difficiles.